



## KÔTOKU SHÛSUI ET L'ANARCHISME

Christine LÉVY  
Université Bordeaux 3

Nous allons évoquer dans cet article les conditions de la rencontre entre Kôtoku Shûsui 幸徳秋水, né Denjirô 伝次郎 (1871-1911), dirigeant de la première heure du mouvement socialiste, et l'anarchisme. Si le nom de Kôtoku est souvent lié à celui de l'anarchisme, il fut avant tout l'un des six membres fondateurs du premier Parti socialiste du Japon, créé le 20 mai 1901, le Shakai minshu-tô 社会民主党 (Parti social-démocrate), interdit dès le lendemain. Il ne se déclara, par la suite, jamais hostile au socialisme. Bien au contraire, en 1907, lors du deuxième Congrès du Parti socialiste, (Shakai-tô 社会党, autorisé en 1906), il chercha à rallier la majorité des militants socialistes aux nouveaux moyens de lutte qu'il préconisait et non à remettre en cause les buts du mouvement socialiste international, alors représenté par la IIème Internationale.

Il serait certainement plus juste de le qualifier d'anarchiste-socialiste ou d'anarchiste-communiste, comme se définissaient eux-mêmes Malatesta ou Kropotkine. En effet, leur programme ne différait pas, dans les buts, de celui des socialistes ou des communistes, et surtout se distinguait du courant anarchiste individualiste, représenté par Stirner, auquel d'autres penseurs comme Nietzsche, Ibsen, ou encore Tolstoï dans une certaine mesure, furent apparentés. Les références à Bakounine sont inexistantes chez Kôtoku, probablement parce que celui-ci s'était violemment opposé à Marx. Kôtoku, premier traducteur avec Sakai Toshihiko 堺利彦 (1870-1933) du *Manifeste du Parti communiste*<sup>1</sup>, resta fidèle à ses principes. Son anarchisme découle, comme nous le verrons, d'un intérêt pour l'œuvre de Kropotkine au départ, mais par la suite c'est la critique de la tactique parlementaire de la social-démocratie allemande qui est au centre de ses prises de position, comme il le proclame nettement dans un article publié le 5 février 1907, dans le premier

---

<sup>1</sup> C'est à la suite de la traduction annoncée dans le No 62 du *Heimin shinbun* 平民新聞 (Le Journal de l'homme du peuple) que Kôtoku fut condamné à la prison. L'hebdomadaire *Heimin shinbun*, lancé par Kôtoku Shûsui et Sakai Toshihiko le 15 novembre 1903, fut acculé par de nombreuses amendes à cesser sa parution le 29 janvier 1905. Les soixante-quatre numéros furent édités en *fac-similé*, en 1962, par le Meiji bunken shiryô kankôkai 明治文献資料刊行会 (Comité de publication de textes et documents de Meiji). Toutes les publications socialistes que nous citons dans cet article ont été éditées en *fac-similé* par le même comité entre 1960 et 1962.

quotidien socialiste créé au Japon, le *Heimin shinbun* quelques jours avant la tenue du deuxième Congrès du premier Parti socialiste légal au Japon<sup>2</sup> :

*Il y a deux ans, pendant mon incarcération, mon opinion sur la tactique socialiste a changé un peu, puis, beaucoup, l'an passé, pendant mon séjour à l'étranger. Si bien qu'aujourd'hui, lorsque je me retourne sur le militant que j'étais il y a quelques années, c'est presque un étranger que je découvre. Sakai et moi, nous avons débattu des dizaines de fois nos points de vue avec ardeur. Avec deux ou trois autres amis aussi, j'ai échangé des discussions très vives. J'ai eu l'occasion de présenter dans Hikari<sup>3</sup> une partie de mes opinions nouvelles, certains camarades sont donc au courant. Mais, l'absence d'organe digne de notre mouvement et ma maladie m'ont empêché d'exposer mes orientations nouvelles à l'ensemble des camarades. Enfin, puisque l'occasion m'est donnée ici de vous exposer ces idées nouvelles, je me refuse à garder le silence qui ne saurait être que nuisible pour notre mouvement. Je vous déclare sans ambages le fond de ma pensée : avec les élections générales ou la tactique parlementaire, il est impossible de réussir la révolution sociale ; pour atteindre les buts socialistes, il n'est d'autre moyen que de compter sur l'action directe des travailleurs unis en une seule force.*

Si la postérité l'a classé, plutôt comme militant anarchiste, cela vint en grande partie de ce que Kôtoku Shûsui est resté la figure la plus emblématique de l'affaire dite *Taigyaku jiken* 大逆事件 (l'Affaire du crime de lèse-majesté)<sup>4</sup>. Au cours de ce

<sup>2</sup> Sous le titre « Yôga shisô no henka » 余が思想の変化 (Mes nouvelles Idées), publié dans le *Heimin shinbun*, reproduit dans *Kindai Nihon shisô taikai* 近代日本思想体系 (Grande Anthologie de la pensée japonaise) chez Chikuma shobô 筑摩書房, 1975, p. 291-296.

<sup>3</sup> *Hikari* 光 (Lumière) est un hebdomadaire qui parut après la dissolution de la *Heiminsha* 平民社 (La Société plébéienne), le 9 octobre 1905. Deux revues prirent la relève après *Chokugen* 直言 (Franc-parler) qui avait remplacé le *Heimin shinbun*. L'une, *Hikari*, qui paraissait trois fois par mois, était tenue par les socialistes non chrétiens, et fut sous-titrée *Organe central du socialisme japonais* jusqu'au No 17. À partir du No 21, l'hebdomadaire adopta comme sous-titre *Journal socialiste, Correspondant du mouvement révolutionnaire mondial*. L'autre revue, mensuelle, *Shinkigen* 新紀元 (L'Ère nouvelle) était tenue par les socialistes chrétiens, entre autres Ishikawa Sanshirô 石川三四郎 (1876-1956) qui devint anarchiste plus tard. Il s'exila en France après 1911, et vécut notamment chez Élisée Reclus.

<sup>4</sup> On trouve plusieurs traductions pour ce terme : « Affaire du complot de lèse-majesté » dans le *Dictionnaire historique du Japon* de la Maison franco-japonaise, « Affaire de haute trahison » dans Jacques Mutel, *Le Japon – Fin du shôgunat et le Japon de Meiji 1853-1912*, Hatier, 1970, et dans Philippe Pons, *Misère et crime au Japon*, Gallimard, 1999, p. 139 (P. Pons présente Kôtoku comme un militant qui fut influencé par le socialisme chrétien. Ce fut le cas pour un certain nombre de militants socialistes de cette époque, mais pas celui de Kôtoku, très hostile à cette religion). Il n'en est pas fait mention dans *Histoire du Japon*, (Francine Hérail dir., Éd. Horvath 1990). Pour notre part, nous le traduisons par « crime », car c'est sous ce chef d'accusation (*taigyakuzai* 大逆罪 est le titre de l'article 73 du code pénal de Meiji, élaboré en 1880) que les militants furent condamnés. Par ailleurs en japonais, il existe deux termes *taigyakuzai* 大逆罪 et *fukeizai* 不敬罪 qui désignent deux réalités proches, mais différentes : le premier correspond au « crime de lèse-majesté » (atteinte grave à la majesté, du souverain, attentat commis contre sa personne, son pouvoir, l'intérêt de l'État d'après la définition du dictionnaire *Robert*. Le second se traduit par « lèse-majesté » (atteinte grave à quelque chose ou quelqu'un de respectable, définition du dictionnaire *Robert*). Toutes les condamnations précédentes, à commencer par la première affaire de lèse-majesté, celle qui obligea Uchimura Kanzô 内村鑑三 (1861-1930) à quitter son poste de professeur de lycée pour avoir refusé de saluer le portrait de l'empereur au cours d'une cérémonie de lecture du « Rescrit impérial sur l'Éducation » (*Kyôiku chokugo* 教育勅語) en 1891, le furent sous le chef d'accusation de *fukeizai*, c'est-à-dire de « délit » de lèse-majesté et non de « crime » de lèse-majesté. Ces deux lois furent abolies du code pénal en 1947. Le délit de lèse-majesté *fukeizai* concernait le manque de respect pour l'empereur, pour la maison impériale, ou pour le culte *shintô*. Les peines encourues étaient très variables, la peine maximale fixée en 1880 étant l'emprisonnement pour cinq ans, modifié en cinq ans de travaux forcés en 1907. En japonais, *zai* 罪 est un terme qui traduit aussi bien la notion de délit que celle de crime. Nous adoptons le terme de « crime », plutôt que ceux







mais tout le travail mené par le comité que présidait Ôhara a permis à d'autres historiens de poursuivre le travail de recherches sur cette affaire. Il a notamment exhumé les correspondances entre les consulats japonais en Occident et le ministère des Affaires étrangères<sup>13</sup>.

Si les comptes rendus du procès font défaut, les historiens travaillent sur divers documents, comme les commentaires et récits laissés par divers protagonistes de l'époque :

- les plaidoiries et les souvenirs des avocats<sup>14</sup> ;
- les dossiers de l'instruction de l'affaire ;
- les correspondances des prisonniers politiques pendant l'instruction et à la veille de leur exécution ;
- les journaux intimes des divers hommes politiques de l'époque (en particulier celui de Hara Kei 原敬 (1856—1921) ;
- les correspondances entre les principaux instigateurs de cette répression ;
- les témoignages et souvenirs de tiers personnages (l'aumônier, les amis et militants)<sup>15</sup> ;
- les documents compilés par diverses personnalités comme le poète Ishikawa Takuboku 石川啄 (1886-1912).

Les nombreuses études arrivent à la conclusion que le dessein fut conçu par la maîtresse de Kôtoku, Kan.no Suga<sup>16</sup>, Miyashita Takichi 宮下太吉 (1875-1911), Niimura Tadao 新村忠雄 (1887-1911), et Koga Rikisaku<sup>17</sup>. Leur objectif aurait été un attentat à la bombe contre l'empereur. Kan.no Suga avait pris en haine la répression policière qui avait suivi l'Affaire des drapeaux rouges (*Akahata jiken* 赤旗事件), en 1908, et qui aboutit à celle de 1911. Kan.no avait subi des violences policières, son amant Arahata Kanson 荒畑寒村 (1887-1981) avait été battu jusqu'à perdre conscience. Les militants, arrêtés pour avoir arboré des drapeaux rouges portant des inscriptions *Vive l'anarchisme*, *Vive le communisme anarchiste*, *Vive la révolution* à la sortie d'une réunion organisée pour fêter la libération de prisonniers

<sup>13</sup> Voir *supra* note 4.

<sup>14</sup> Hiraide shû 平出修 et Imamura Rikisaburô 今村力三朗, notamment ont transmis beaucoup de documents. Voir également Wagazuma Sakae 我妻栄, *Nihon seiji saibanshi-roku Meiji* 日本政治裁判史録明治後 (Documents sur les procès politiques du Japon à la fin Meiji), Daiichi hôki shuppan 第一法規出版, 1983.

<sup>15</sup> L'ouvrage qui sert pratiquement de référence est celui de Kanzaki Kiyoshi 神崎清, *Kakumei densetsu* 革命伝説 (La Légende de la révolution), 4 vol., Kagashoten 加賀書店, 1968-69. Réédité en 1977, Ayumi shuppan あゆみ出版.

<sup>16</sup> Sur Kan.no Suga 菅野スガ (1881-1911), voir Itoya Toshio 糸屋寿雄, *Kan.no Suga, Heimin-sha no fujin kakumeika-zô* 菅野すが、平民社の夫人革命家像 (Kan.no Suga, Portrait d'une révolutionnaire de la Heimin-sha) Iwanami shinsho 岩波新書, 1998 (première édition, 1970), 226 p.

<sup>17</sup> Par erreur son nom est lu le plus souvent Furukawa, mais en réalité il se faisait appeler Koga. Dans les dictionnaires on le trouve à l'entrée « Furukawa ».

politiques, ne s'attendaient pas à la sanction qui leur fut infligée.

Le *genrô* 元老<sup>18</sup> Yamagata Aritomo 山県有朋 (1838-1922) prit prétexte de cette affaire pour pousser le cabinet Saionji 西園寺 (1849-1940)<sup>19</sup>, accusé de complaisance à l'égard des socialistes, à démissionner<sup>20</sup>. Ce dernier fut remplacé par le cabinet Katsura 桂<sup>21</sup>. Sous son gouvernement, les militants furent abasourdis par la sévérité du verdict : deux ans et demi de prison ferme pour Ôsugi Sakae 大杉栄 (1885-1923), deux ans ferme pour Sakai Toshihiko, Yamakawa Hitoshi 山川均 (1880-1958), Morioka Eiji 森岡栄治 (?-?). Huit autres militants essuyèrent des peines d'emprisonnement ferme d'un an à un an et demi. Les conséquences de cette affaire furent graves pour le mouvement socialiste : toute la presse disparut sous le coup des amendes à répétition, chaque militant suivi en permanence par des policiers fut privé de toute liberté d'action.

C'est dans ce climat de répression générale que germèrent les réactions de militants acculés à l'isolement. Kan.no Suga avait perdu ses emplois successifs à cause des filatures de police. De plus, elle fut condamnée à de si lourdes amendes pour la publication de *Jiyû shisô*<sup>22</sup>, qu'elle ne put éviter la prison. Dans ces circonstances, quatre militants, considérant l'empereur comme le symbole du régime répressif et policier, imaginèrent de le tuer pour prouver, grâce au sang versé, qu'il était un être humain comme les autres et éveiller ainsi la conscience des masses<sup>23</sup>. À l'arrestation de sept personnes soupçonnées d'avoir participé à ce projet, s'ajouta une arrestation de plusieurs centaines de militants socialistes et anarchistes à travers tout le pays. Dix-neuf d'entre eux furent accusés d'avoir tramé un complot pour assassiner l'empereur avec les sept autres militants.

<sup>18</sup> Titre accordé aux hommes d'État, conseillers intimes de l'empereur. À l'exception de Saionji, ils étaient tous originaires des deux fiefs qui ont joué un rôle moteur dans la restauration impériale, ceux de Chôshû 長州 et de Satsuma 薩摩.

<sup>19</sup> Saionji Kinmochi, à qui la qualité de *genrô* fut attribué à partir de 1908, avait étudié dix ans le droit en France de 1871 à 1881. À son retour, il fonda avec Nakae Chômin 中江兆民 le *Tôyô Jiyû shinbun* 東洋自由新聞. Sa conception politique était plus libérale que celle de tous les autres *genrô*.

<sup>20</sup> Pourtant, la répression contre les socialistes avait commencé sous le gouvernement réputé libéral de Saionji : le Parti socialiste fut interdit dès le 22 février 1907, cinq jours après la tenue du deuxième Congrès. Le quotidien *Nikkan Heimin shinbun* 日刊平民新聞 fut interdit de publication à partir du 14 avril 1907, les tentatives de reconstitution d'un parti socialiste par l'aile modérée rejetées (le 25 juin 1907 Katayama Sen 片山潜 et Tazoe Tetsuji 田添鉄二 firent une demande d'autorisation, qui n'aboutit pas).

<sup>21</sup> Katsura Tarô 桂太郎 (1847-1913), homme politique et militaire de carrière, fut ministre de l'Armée à quatre reprises, sous les premier et quatrième cabinets d'Itô Hirobumi 伊藤博文, sous le premier cabinet Ôkuma Shigenobu 大隈重信 et le second cabinet de Yamagata Aritomo. Il fut Premier ministre pendant la guerre russo-japonaise, puis du 14 juillet 1908 au 30 août 1911, il dirigea son second cabinet. Outre la répression des socialistes, il a à son actif l'annexion de la Corée en 1910. Il forma son troisième cabinet en 1912, mais fut contraint à la démission face au mouvement pour la protection de la Constitution que son arrivée au pouvoir provoqua.

<sup>22</sup> *Jiyû shisô* 自由思想 (Libre Pensée), seuls deux numéros parurent le 25 mai 1909 et le 10 juin 1909, avant d'être interdits. Le total du montant des amendes s'élevait à 400 yen en septembre 1909. Rappelons à titre de comparaison que Kôtoke Shûsui en tant que journaliste gagnait 7 yen mensuels en 1900 à *Yorozu chôhō* 萬朝報 (Les Dépêches du matin). Miyashita Takichi, un des accusés, ouvrier qualifié, gagnait en 1910 environ 1 yen par jour, ce qui était un salaire élevé pour un ouvrier. Kôtoke, déjà condamné à des amendes, n'avait pu se porter éditeur de la revue. Le couple était acculé à une si grande pauvreté, que Kôtoke avait dû vendre tous ses livres.

<sup>23</sup> Réponse donnée par Miyashita au cours de son instruction, citée dans Itoya Toshio, *op.cit.*, p. 161.





directement à l'empereur Mutsuhito 睦仁 (l'empereur Meiji), remettait en cause l'origine divine de l'empereur, affirmant qu'il descendait du singe comme tout autre être humain. L'empereur y était tenu pour responsable des guerres sino-japonaise de 1894-1895, russo-japonaise de 1903-1905, avec son cortège de morts et de blessés, de la politique impérialiste et colonialiste du Japon en Asie. Les auteurs s'indignaient contre la répression qui s'abattait contre le Parti socialiste du Japon, pourtant légaliste. Ce tract finissait par une menace de mort contre l'empereur, lui promettant que ses jours étaient comptés. Il était signé « Museifutô ansatsushugisha » 無政府暗殺主義者 (Des terroristes du parti anarchiste). Sous la signature, les auteurs avertissaient que le texte, traduit en français, en anglais et en allemand serait distribué partout dans le monde<sup>29</sup>.

Le consul du Japon envoya un rapport immédiatement au ministère des Affaires étrangères. Quelques jours après, le consul avouait son impuissance à agir, car les présumés auteurs, vivant depuis plus de trois ans aux États-Unis, ne pouvaient être extradés pour délit d'opinion. Il ajoutait dans son rapport que ces militants bénéficiaient de plus du soutien actif des révolutionnaires occidentaux, en particulier russes<sup>30</sup>. Deux circuits d'informations fonctionnèrent autour de cette affaire : l'un officiel, du consul vers le gouvernement japonais à travers le ministère des Affaires étrangères et le ministère de l'Intérieur. Le second circuit, créé sur l'initiative du professeur Takahashi Sakue 高橋作衛 (1867-1920)<sup>31</sup>, séjournant alors aux États-Unis, passa par les frères Hozumi 穂積, Nobushige 陳重 (1858-1926) et Yatsuka 八束 (1860-1912), tous deux juristes très influents auprès de l'entourage de l'empereur, et très proches du *genrô* Yamagata Aritomo<sup>32</sup>. Celui-ci informa aussitôt l'empereur en personne, afin de se prévaloir de son « inquiétude » et de son « souhait d'une sanction ferme » pour se lancer dans des manœuvres politiques. Celles-ci débouchèrent sur la démission du cabinet Saionji, la répression de 1908, puis celle de 1911. Dans cette affaire de tract de 1907, le ministre du Palais (Kunaishô 宮内相), Tanaka Mitsuaki 田中光彰 (1843-1939) soupçonna Kôtoku Shûsui. Il écrit dans une lettre adressée à Yamagata<sup>33</sup> :

<sup>29</sup> On trouvera l'intégralité de ce texte cité dans Yamaizumi Susumu 山泉進, *Shakaishugi jishi* 社会主義事始 (Les Débuts du socialisme), collection « Shisô no umi e » 思想の海へ (Immersion dans le monde de la pensée), Shakai hyôronsha 社会評論社, 1990, p. 189-197. On le retrouvera également dans le volume 16 de la même collection. En format A3, le tract écrit en *kanji* et *kana*, fut envoyé à de nombreux militants japonais résidant aux États-Unis, ainsi qu'à des militants socialistes au Japon. Le seul exemplaire original retrouvé le fut en 1961, dans le cadre des recherches pour la demande de révision du procès, parmi les archives des membres de la famille de Wada Kyûtarô 和田久太郎 (1893-1928), anarchiste proche d'Ôsugi Sakae. Celui-ci tenta, en septembre 1924, le jour anniversaire de l'assassinat d'Ôsugi, d'attenter à la vie de Fukuda Masatarô 福田雅太郎, général responsable de la loi martiale lors du tremblement de terre de 1923 pour venger Ôsugi, mais il échoua. Condamné à perpétuité, il mourut en prison. Sumiya Mikio 隅谷三喜男 le cite également dans son ouvrage publié dans la collection « Nihon no rekishi » 日本の歴史, vol. 22, Chûkô bunko, p. 423-424, mais pas en entier.

<sup>30</sup> Rapport cité dans *Ansatsushugi to Taigyaku jiken*, *op. cit.*, p. 59-61.

<sup>31</sup> Un des sept savants signataires de l'appel au durcissement de la diplomatie japonaise à l'égard de la Russie, présenté au gouvernement Katsura de l'époque.

<sup>32</sup> À propos des derniers documents trouvés et prouvant cette initiative indépendante du consul, voir Ôhara Satoshi 大原慧 *Katayama Sen no shisô to Taigyaku jiken*, *op. cit.*, p. 156-159

<sup>33</sup> Lettre citée dans Shida Yukio, *op. cit.*, p. 41, 66, 107.

*Le gouvernement japonais doit considérer que la publication de ce texte extrémiste est impensable sans la collaboration et le soutien de sympathisants au Japon même. Il s'agit certainement d'un cadeau laissé par Kôtoku lors de son séjour aux États-Unis.*

Le seul argument mis en avant dans cette lettre pour accuser Kôtoku était qu'un homme de sa culture ne pouvait qu'être impliqué. Kôtoku fut, à la suite des ordres donnés par Tanaka, suivi en permanence. Certes, Kôtoku avait eu connaissance de ce tract, puisqu'il fut envoyé à des militants au Japon. Il en fait mention dans le numéro 16 du *Nihon Heimin shinbun*, 日本平民新聞 daté du 20 janvier 1908. Mais il se moque alors de la confusion de la police japonaise qui y mêle Kaneko Kiichi 金子喜一, militant socialiste, ami de longue date de Kôtoku. Par ailleurs, le consul lui-même considérait les auteurs comme des parleurs, plutôt que des militants dangereux<sup>34</sup>. Kôtoku n'était pas impliqué dans la rédaction de ce tract. Il fut impossible de l'arrêter à cette occasion, mais deux ans plus tard, il fut arrêté illégalement avec une vingtaine d'autres militants.

De cette Affaire du crime de lèse-majesté, se dégagent deux questions essentielles à propos de l'itinéraire et de la pensée politiques Kôtoku Shûsui. La première est, indépendamment de son rôle réel et concret dans cette affaire, celle de ses positions sur la violence en général, sur « la propagande par les faits » telle que les anarchistes occidentaux avait pu la concevoir dans les années 1880. La seconde question se ramène au lien que l'on peut établir entre cette affaire et le rôle historique de Kôtoku en tant que dirigeant politique, en le replaçant d'une part dans l'histoire de l'introduction de l'anarchisme au Japon, et d'autre part dans le développement des positions des divers courants révolutionnaires sur l'État et le *kokutai* 国体.

Dans le cadre de cet article, nous traiterons essentiellement de la première question, et nous esquisserons quelques éléments de réponse à la seconde.

### La conception de la tactique révolutionnaire chez Kôtoku Shûsui

Il est communément admis que Kôtoku commença à s'intéresser aux théories anarchistes lors de son premier séjour en prison, de février à juillet 1905, principalement par ses lectures, entre autres de Kropotkine. L'influence des idées anarchistes devient manifeste à son retour au Japon en juin 1906, après un séjour de novembre 1905 à mai 1906 aux États-Unis<sup>35</sup>. Ses discours prononcés à son retour, comme *Sekai kakumei undô no chôryû* 世界革命運動の潮流 (Les tendances du mouvement révolutionnaire mondial), le 5 juillet 1906, l'article « Yoga shisô no henka », publié dans le quotidien *Heimin shinbun*<sup>36</sup> juste avant la tenue du

<sup>34</sup> Lettre du consul citée dans Shida Yukio, *op.cit.*, p. 57-58.

<sup>35</sup> Pour l'étude de cette période voir Asukai Masamichi 飛鳥井雅道 (1934-2001), *Kôtoku Shûsui : Chokusetsu kôdôron no genryû* 幸徳秋水・直接行動論の源流 (Kôtoku Shûsui : Aux Origines des théories de l'action directe), Chûôkôronsha 中央公論社, 1969, chap. 4, p. 96-120, et p. 98-102 sur son anarchisme qui n'est pas vécu comme une rupture avec la Seconde Internationale. Néanmoins l'historien est revenu sur cette analyse dans son article « Kôtoku Shûsui no tennô-zô » 幸徳秋水の天皇像 (Représentation de l'empereur chez Kôtoku Shûsui), dans le No 12 de la revue *Shoki-shakaishugi kenkyû*, *op.cit.*, p. 83-97.

<sup>36</sup> Ces articles se trouvent dans *Kindai Nihonshisô taikai*, vol.13, *op. cit.*, p. 262-302.

deuxième Congrès du Parti socialiste le 17 février, enfin son intervention et ses propositions lors de ce deuxième Congrès, sont les moments forts de son évolution vers l'anarchisme.

Dans son discours « Les tendances du mouvement révolutionnaire mondial », il critique la tactique électoraliste adoptée par le mouvement socialiste japonais, tout en reconnaissant que lui-même avait participé à ce choix, attiré par la tendance mondiale dominante du courant socialiste de l'époque. Kōtoku continue à se dire socialiste, sans opposer ce courant à celui de l'anarchisme. Plutôt que de condamner le mouvement socialiste japonais pour avoir suivi la social-démocratie allemande, il souligne la nécessité de répondre aux exigences nouvelles. Pour convaincre les militants, il énumère de nombreux exemples de grève générale, sans rentrer dans le détail des conditions et buts concrets de chacune d'entre elles. Il en dégage une tendance générale et nouvelle<sup>37</sup> :

*La grève générale n'est pas aussi difficile à mener que le monde se l'imagine. Des grèves générales ont éclaté en 1874 en Espagne, à Alcoy<sup>38</sup>, en 1886 aux États-Unis<sup>39</sup>, en 1893 en Belgique<sup>40</sup>, en 1897 en Autriche<sup>41</sup>, en 1902 à Barcelone<sup>42</sup>, en Belgique<sup>43</sup>,*

---

<sup>37</sup> *Kōtoku Shūsui-shū* 幸徳秋水集 (Œuvres de Kōtoku Shūsui), in *Kindai Nihon shisō taikēi*, op. cit., vol. 13, p. 286.

<sup>38</sup> Pendant trois jours 7 000 grévistes prirent le pouvoir et rendirent célèbre cette « commune » fondée dans une petite ville d'industrie textile.

<sup>39</sup> L'année 1886 marque l'apogée du mouvement ouvrier dirigé par les « Knights of Labor ». Le 1er mai 1886, 380 000 ouvriers avaient pris part au mouvement pour la journée de huit heures. La date de la première fête prolétarienne internationale fut décidée en souvenir de cette campagne des syndicats américains.

<sup>40</sup> Cette puissante grève de masse fut canalisée par le Parti Ouvrier Belge qui s'inquiétait des tonalités anarchistes du mouvement ouvrier wallon. Au lieu de désavouer l'appel à la grève générale, il s'efforça de la formaliser, de lui donner un caractère pacifique et légal. Le succès de cette grève générale d'avril 1893, lui permit d'apparaître au premier rang du monde politique en Belgique et dans le mouvement socialiste. Il est le premier parti ouvrier à avoir adopté le principe de la grève générale, désapprouvée par les sociaux-démocrates allemands et les guesdistes français.

<sup>41</sup> Adler, chef du Parti social-démocrate autrichien, condamna l'idée de grève générale en 1894, à la grande indignation des militants. La question fut reposée au Congrès de Prague de 1896, mais ce projet ne fut pas adopté. Les manifestations de septembre 1897 étaient une action commune des socialistes allemands et tchèques pour faire barrage aux haines nationales. Kōtoku fait peut-être allusion aux débats de cette période, mais il n'y eut pas de grève générale.

<sup>42</sup> Le 15 février 1902, soixante-douze réunions ouvrières décidèrent de soutenir une grève des métallurgistes par un arrêt de travail généralisé. Cet arrêt fut total et la ville pendant trente-six heures fut aux mains des grévistes. L'armée intervint. Cette répression fit quarante morts et deux cents blessés. Le Parti socialiste ouvrier d'Espagne refusa, à la stupéfaction générale, de déclencher la solidarité. Il voulait faire de l'échec sanglant de cette grève générale une leçon contre le spontanéisme.

<sup>43</sup> Cette fois, la grève générale d'avril 1902 fut décidée par les seuls syndicats sans l'aval des dirigeants du POB. Le groupe parlementaire du parti s'y opposa, et le POB appela à la reprise du travail le 20 avril. La direction du parti avait décidé de remplacer l'arme de la grève générale par une alliance avec les libéraux pour vaincre l'État catholique. La suite de l'histoire montra l'échec de cette alliance, les catholiques sortirent renforcés lors des élections de 1912.

*à Genève, en Suède<sup>44</sup>, en 1903 en Hollande<sup>45</sup>, en 1904 en Hongrie, en Italie<sup>46</sup>. Tous ces exemples montrent qu'elle sera l'arme suprême de l'avenir pour le mouvement révolutionnaire, capable d'alarmer les classes dominantes. La confirmation la plus éclatante de cette tendance s'est manifestée dans la grande révolution russe. Elle continue d'avancer. Le peuple russe, comparé à ceux d'Occident, est bien plus ignorant, plus pauvre, moins entraîné, moins organisé. Cela ne l'a pas empêché de soulever cette grande révolution, acculant le gouvernement despotique dans une impasse, grâce à cette ressource spécifique à la classe ouvrière, la grève générale.*

*La grève générale révolutionnaire en Russie aujourd'hui, comme la Grande Révolution française de la fin du XVIIIème siècle, secoue les pays d'Europe et les sort de leur léthargie. Les camarades de tous les pays, en particulier français, espagnols, italiens, appellent à la révolution, mobilisent la classe ouvrière, interpellent les soldats. Même le bastion du parlementarisme, le Parti social-démocrate allemand qui, jusque-là, avait toujours rejeté la grève générale, par l'intermédiaire de son chef Bebel, a proclamé que celle-ci était le moyen ultime de la lutte des classes. Aux États-Unis où le socialisme est très peu développé, se font entendre, un peu partout dans le pays, des voix de travailleurs qui exaltent la révolution, constatant l'inefficacité des élections et de la participation parlementaire.*

Les exemples cités par Kôtoku relevaient à la fois des grèves générales menées dans un cadre de lutte pour le suffrage universel comme ce fut le cas en Belgique, et dans un cadre révolutionnaire et insurrectionnel comme celui de la Russie. Mais Kôtoku les présente comme une tendance commune et générale à l'échelle mondiale. Il ne semble pas avoir pris connaissance des débats que les révolutionnaires marxistes, comme Rosa Luxembourg ou Lénine, avaient menés sur l'expérience de la révolution russe de 1905. Les révolutionnaires russes avec qui Kôtoku était entré en contact aux États-Unis étaient des membres de Parti socialiste-révolutionnaire et non des membres du Parti ouvrier social-démocrate révolutionnaire. Ignorant les données de ce débat théorique, Kôtoku semble surtout influencé, à ce stade, par les théories du syndicalisme révolutionnaire, qui, en France, notamment connaît son apogée en 1906, au Congrès d'Amiens.

« L'action directe des masses », refrain des syndicalistes français et italiens de l'époque, est présentée comme une panacée à la dégénérescence engendrée par la tactique parlementaire du Parti social-démocrate allemand. Dans son article « Yoga

---

<sup>44</sup> Grève générale en mai 1902 pour faire pression sur le Parlement afin qu'il adopte une nouvelle loi électorale. Le Parti social-démocrate utilisait en Suède la grève générale dans le cadre de sa conception parlementariste. La Suède était le pays où l'union entre le Parti social-démocrate et les syndicats était la plus étroite. L'adhésion des associations syndicalistes au parti fut déclarée obligatoire au moment de la constitution de la Confédération générale du Travail en 1898.

<sup>45</sup> Le mouvement libertaire eut des représentants remarquables aux Pays-Bas. Hermann Gorter reprocha à la direction du Parti social-démocrate d'avoir négligé l'énergie révolutionnaire de ces grèves de 1903, Henriette Roland-Holst avait une conception de la grève générale fondée sur la volonté lucide de la classe ouvrière, Anton Pannekoek faisait également partie de ce groupe de la jeune génération.

<sup>46</sup> En 1901, le gouvernement italien acquiesça à une des revendications socialistes, la neutralité du pouvoir dans les conflits du travail. Des grèves se développèrent dans tous les secteurs, mais en 1902 l'attitude des autorités se durcit et des heurts violents eurent lieu avec la police et l'armée. Le syndicalisme tenta de s'unifier sur le plan national. En septembre 1904, les syndicalistes, les anarchistes et les républicains, appelèrent à une grève générale qui devait prouver l'unité de tous les prolétaires entre le Nord et le Sud de l'Italie. Cette grève se solda par un échec.



*Certes, avec le suffrage universel, les députés élus ne sont plus seulement d'origine bourgeoise, de nombreux travailleurs peuvent accéder à la représentation. Ainsi en Angleterre, cinquante députés d'origine ouvrière ont gagné des sièges, mais aussitôt élus, ils adoptèrent le mode de vie bourgeois ; ayant perdu tout caractère ouvrier, ils devinrent la cible des attaques de leurs électeurs.*

*Le commis rend des comptes au propriétaire de la boutique, l'avocat défend son client, mais le député lui, se passe de rendre des explications à l'ensemble de la classe ouvrière. S'il lui arrive d'abolir des lois iniques pour le peuple, à en adopter de plus favorables, c'est parce que cela correspond momentanément à ses intérêts ou à son désir de prestige ; ou bien c'est qu'il est en période électorale.*

À la fin de son article, le refus de la représentation ou de la médiation politique est affirmé dans des termes plus généraux :

*Ce que la classe ouvrière désire, ce n'est pas la conquête du pouvoir, mais « la conquête du pain », ce n'est pas la loi, mais la nourriture et des vêtements, elle n'a donc presque rien à attendre du Parlement.*

Le but assigné, la révolution radicale du système économique, c'est-à-dire l'abolition du salariat, n'a pas besoin de passer par une phase politique. L'idée que le Parlement ne peut être qu'un organe de la bourgeoisie est réaffirmé dans son discours au deuxième Congrès du Parti socialiste, ce qui lui vaut les applaudissements de la salle<sup>50</sup>.

Plus que sur les moyens à mettre en œuvre pour l'abolition du salariat, le texte se focalise sur les moyens pour les socialistes de renforcer leur influence et leur force au sein du mouvement ouvrier. Son appel résonne surtout comme une exhortation à rompre l'isolement des socialistes vis-à-vis du mouvement ouvrier. Cela n'empêcha pas Kôtoku de continuer sa réflexion sur les théories anarchistes, dans lesquelles il recherchait un idéal de révolution sociale qui dépasse le cadre des débats sur les moyens de lutte.

Ces textes, de 1906-1907, ont souvent été cités pour soutenir l'innocence de Kôtoku dans l'affaire de 1911. En effet, celui-ci oppose explicitement le recours à la violence terroriste à la grève de masse, dans son article publié le 5 février 1907<sup>51</sup> :

*Devant ces faits, les socialistes d'Occident cherchent des moyens politiques pour parvenir à réaliser la révolution sociale en dehors du parlementarisme. Ces moyens ne peuvent se construire que contre le pouvoir financier, policier et militaire de l'empereur et de la bourgeoisie. Ils doivent, de plus, pouvoir écarter la répression à laquelle ceux-ci recourent inéluctablement. Ils ont découvert la solution. En quoi consiste-t-elle ? La bombe, le poignard, la lance de bambou, l'étendard ?*

*Non ! toutes ces armes ne sont que vestiges de la première moitié du XIXème siècle. La tactique que les socialistes d'aujourd'hui ont décidé d'adopter ne se trouve pas dans la violence, mais dans l'union générale des travailleurs quelle que soit l'action. Paralyser toute la production, tous les moyens de transport, plusieurs jours, plusieurs semaines, voire plusieurs mois, s'il le faut. En d'autres termes, toute leur stratégie converge exclusivement vers la grève générale.*

*L'anarchisme des terroristes héroïques est dépassé, et le mouvement capable de changer la société naîtra de la lutte et de l'unité des travailleurs eux-mêmes.*

<sup>50</sup> *Op. cit.*, p. 296-300.

<sup>51</sup> *Op.cit.*, p. 286.





Shôzô 田中正造 (1841-1913)<sup>57</sup>, en vingt ans de protestation auprès du Parlement n'a rien pu obtenir pour les paysans en lutte contre la pollution provoquée par les mines de cuivre d'Ashio.

Choisir entre la tactique parlementaire et la confiance en la force des travailleurs est devenu, à ses yeux, un impératif politique : « Cette alternative déterminera à l'avenir si le parti socialiste deviendra le tremplin ou non de la bourgeoisie », conclut-il<sup>58</sup>.

L'action directe, la seule arme réelle de la classe ouvrière, même pacifique, peut entraîner la violence. L'émeute d'Ashio, survenue entre la rédaction de son article, « Yoga shisô no henka », et le deuxième Congrès du Parti socialiste, lui permet d'illustrer l'idée que l'action directe est une réalité du mouvement ouvrier lui-même et non un simple mot d'ordre. Kôtoku affirme ne pas aimer la violence, mais celle-ci s'est manifestée, en dehors de toute action de meneurs, lors des émeutes de Hibiya 日比谷焼打事件 (*Hibiya yakiuchi jiken*) en septembre 1905<sup>59</sup>, dans la lutte contre la hausse des tarifs de tramway en juin 1906, et enfin dans l'émeute d'Ashio. Aucun de ces mouvements n'a été mis en branle par des chefs ou des représentants d'ouvriers, mais directement par les travailleurs eux-mêmes.

Dans cette conception, quel rôle assigne-t-il aux révolutionnaires ou au Parti socialiste, censés constituer une avant-garde ? Kôtoku répond sur la nécessité de travailler dans le mouvement ouvrier, plutôt que de consacrer l'énergie des militants à la participation électorale, mais ne se contente pas entièrement des positions du syndicalisme révolutionnaire. Sa traduction, en 1908, du texte de Malatesta (1853-1932) *Anarchisme et Syndicalisme*<sup>60</sup>, montre que sa réflexion suit son chemin. Malatesta

<sup>57</sup> Élu député aux élections de 1890. Le gouvernement avait arrêté une centaine de paysans parmi des milliers venus protester contre la pollution provoquée par les mines de cuivre d'Ashio. Le 10 décembre 1901, il fit appel directement à l'empereur. À cette occasion, c'est à Kôtoku qu'il s'adressa pour la rédaction du mémoire, resté célèbre. Il poursuivit jusqu'à sa mort la lutte contre le projet gouvernemental de transformer le village de Yanaka en réservoir. À sa mort, en 1913, 50 000 paysans participèrent à ses obsèques.

<sup>58</sup> *Kôtoku Shûsui-shû*, *op.cit.*, p. 301.

<sup>59</sup> Le 5 septembre 1905, jour de la signature des accords de Portsmouth, un grand meeting fut organisé à l'initiative des organisations nationalistes au parc Hibiya pour protester contre l'absence d'indemnités de guerre payées par la Russie. Le gouvernement avait appelé la population au sacrifice pour cette guerre, qui avait coûté cent mille morts du côté japonais, en faisant miroiter les gains qu'elle ferait partager au peuple. Le Japon décida de cesser les hostilités, car il ne croyait pas à une victoire si celles-ci devaient se prolonger, et de faire une concession sur cette question des indemnités, pourtant considérées et présentées comme une condition *sine qua non* à la signature de la paix. La réaction fut très violente : les ministères attaqués, le local du journal dirigé par Tokutomi Sohô 徳富蘇峰, *Kokumin no shinbun* 国民の新聞 (Le Journal de la Nation) complètement mis à sac, 120 commissariats attaqués, 71 000 personnes arrêtées. 600 participants furent blessés au sabre par les policiers, dont sept furent tués sur le coup. Le mouvement s'étendit dans toutes les grandes villes du Japon. L'agitation, organisée surtout par des groupes nationalistes, traduisait le malaise et la dégradation des conditions de vie. Les socialistes ne jouèrent aucun rôle dans le déclenchement de ce mouvement, mais ils furent les seuls à subir la répression gouvernementale (*Chokugen* fut le seul journal interdit !). Sur cette émeute, voir *Iwayuru Hibiya yakiuchi jiken no kenkyû* 所謂日比谷焼打事件の研究 (Études sur L'Affaire dite de l'émeute violente de Hibiya), édité par le Centre de recherches des archives sur les questions sociales, *Shakai mondai shiryô kenkyûkai*, 社会問題資料研究会, Tôyô bunkasha 東洋文化社, 1974. Pour une analyse dans une perspective nouvelle de cette émeute, voir Gordon, Andrew, *Labor and Imperial Democracy in Prewar Japan*, University of California Press, 1990.

y souligne les limites du syndicalisme, parce que l'ouvrier se trouve en concurrence avec les autres ouvriers, les sans-travail et les immigrés. Les syndicats les plus influents ont tendance à devenir un élément conservateur de la société, et pour cette raison, en aucun cas, le mouvement syndical ne peut remplacer le mouvement anarchiste, ni servir de moyen de préparation révolutionnaire<sup>61</sup> :

*L'erreur de confondre le mouvement anarchiste avec le syndicalisme sera beaucoup plus grave. Il nous arrivera ce qui est arrivé aux sociaux-démocrates aussitôt qu'ils sont entrés dans la lutte parlementaire. Ils ont gagné en force numérique mais en devenant chaque jour moins socialistes. Nous aussi nous deviendrons chaque jour plus nombreux, mais nous cesserons d'être anarchistes.*

La corruption et la dégénérescence apparaissent encore une fois comme la menace majeure pour le mouvement révolutionnaire. Kôtoku avait adhéré au socialisme, après l'échec du Jiyû minken undô 自由民権運動 (Mouvement pour les libertés et les droits démocratiques), par indignation devant la corruption du Parti de la liberté, le Jiyû-tô 自由党. Ses références à la morale humaniste confucéenne, et plus particulièrement à celle de Mencius, étaient répétées dans son premier ouvrage, *L'Impérialisme, Le monstre du vingtième siècle*, et en 1904 encore, dans sa réponse à une enquête intitulée « Comment suis-je devenu socialiste », Mencius et Chômin demeuraient des références philosophiques majeures.

Sur le plan philosophique, l'anarchisme le séduit par le postulat d'une bonté naturelle de l'homme lorsque aucun pouvoir ou autorité ne le pervertit. Il y trouve encore un écho à sa formation première :

*L'anarchisme est une forme de philosophie semblable à la pensée orientale de Lao zi et de Zhuang zi<sup>62</sup> : il prône la disparition du système de pouvoir basé sur la coercition et la violence, considère que la grande tendance naturelle de la société humaine est d'aboutir à une société unie sur la base de la morale et de l'amour du prochain, permettant une vie communautaire et d'entraide, seules conditions pour parvenir au bonheur et à la liberté de chacun<sup>63</sup>.*

---

<sup>60</sup> Paru dans *Freedom* en novembre 1907, aux États-Unis, article traduit par Kôtoku en japonais et publié dans les No 17, et 18 de *Nihon Heimin shinbun*, les 5 et 20 février 1908

<sup>61</sup> Traduction des *Temps nouveaux*, Paris, 28/12/1907, cité dans *Errico Malatesta – Articles politiques*, U.G.E. 10/18, 1979, p. 161.

<sup>62</sup> Le nom de Shûsui constitue le titre du chapitre 17 « Crue d'automne » du *Zhuang zi* (*Philosophes taoïstes*, textes traduits par Liou Kia-Hway et Benedykt Grynopas, relus par Paul Demieville, Etiemble et Max Kaltenmark. Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, 1961) que Chômin appréciait comme Laozi. Certains anarchistes japonais comme Wada Kyûtarô, Shirai Shimpei 白井新平 (1907-?) déclarent leur filiation au taoïsme.

<sup>63</sup> Citons la définition qu'en donne Malatesta et qui traduit bien l'affinité de Kôtoku pour ce penseur : « Mais, au contraire, nous voulons l'Anarchie, c'est-à-dire une société fondée sur l'accord libre et volontaire, dans laquelle personne ne puisse imposer sa volonté à autrui, où tous puissent faire comme ils l'entendent et concourir volontairement au bien-être général. Son triomphe ne sera définitif, universel, que lorsque tous les hommes ne voudront plus être commandés ni commander à d'autres et

Kôtoku a trouvé chez Kropotkine un anarchiste communiste qui cherchait à montrer le lien logique entre la philosophie moderne des sciences naturelles et l'anarchisme, et à fonder une éthique anarchiste communiste opposée à l'individualisme. En cela, on peut souligner la continuité de ses perspectives philosophiques rationalistes, fondées sur une éthique sociale et sur le dévouement des militants mus par un grand idéal. Un certain culte de l'héroïsme n'est pas absent des ouvrages de Kôtoku, malgré le changement explicite du sujet révolutionnaire dans ses écrits à partir de 1906. En effet, l'action de l'élite militante que Kôtoku désigne par le terme de *shishi* (志士)<sup>64</sup> ou de *shishijinjin* (志士仁人)<sup>65</sup> est remplacée par celle de la classe ouvrière. *Shishi* est l'homme résolu dans le combat pour ses idéaux. *Shishijinjin* est celui qui lutte pour la vertu d'humanité.

La figure du militant prêt à sacrifier sa vie reste une référence jusqu'à la fin de la vie de Kôtoku. Mais ce dévouement signifie aussi très souvent le passage à l'acte terroriste, et celui-ci est loin d'être l'apanage des anarchistes<sup>66</sup> :

*Si, parce qu'il y a eu des meurtres politiques on devait qualifier le mouvement de terroriste, alors il n'y a pas eu de partisans plus fervents du terrorisme que le mouvement patriotique de restauration impériale. Les meurtres [...] sont des actions résultant de la combinaison entre les circonstances particulières d'une époque et le caractère propre à l'auteur de cette action. Par exemple, lorsque, à cause de l'oppression extrême du gouvernement, des militants non seulement perdent toute possibilité d'exprimer leurs opinions, de se réunir, mais vont jusqu'à être privés de leur moyen de vivre<sup>67</sup>, ou encore lorsque la vue des pauvres mourant de faim à cause de la monopolisation des vivres par les riches, leur est intolérable, s'ils ne trouvent aucune solution légale à leur portée pour remédier à cette situation, il y aura toujours de jeunes militants sensibles et ardents pour se lancer dans des actions violentes.*

Contrairement à ce qu'aurait souhaité son compagnon de toujours, Sakai Toshihiko, Kôtoku ne voulut pas se désolidariser des quatre militants vis-à-vis de qui les charges étaient plus lourdes. Si, dans sa dernière lettre de prison, il évoquait l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881, pour préciser que leurs auteurs étaient non des anarchistes, mais des partisans des libertés démocratiques, comme le furent les militants du *Jiyû minken undô*. C'était une manière pour lui de rappeler sa fidélité à ce qui avait été transmis dans le domaine de la mémoire collective au sens où l'a définie Maurice Halbwachs, mais aussi la distance qui l'en séparait. En effet la nature de la révolution, la transformation de fond en comble de l'organisation sociale, rend la question de la place de la maison impériale tout à fait secondaire dans la conception politique de Kôtoku. Les exemples d'assassinats ou de tentatives

<sup>64</sup> Le terme apparaît deux fois dans le *Mencius* (vol. 1, p. 227, *Môshi* 孟子, Iwanami bunko, 1981), chap. 3, 2ème partie, paragraphe 1 ; chap. 5, 2ème partie, paragraphe 7.

<sup>65</sup> Le terme de « *Shishijinjin* » apparaît une fois dans les *Entretiens de Confucius* : « Un gentilhomme résolu qui professe le sens suprême d'humanité, loin de chercher à sauver sa vie au risque d'y porter atteinte, est prêt à mourir pour sa réalisation », chap. 15, paragraphe 9, traduction d'André Lévy, Garnier-Flammarion, 1994.

<sup>66</sup> *Kôtoku Shûsui-shû*, *op.cit.*, p. 344-345.

<sup>67</sup> Kôtoku pense certainement à lui-même et à sa compagne, qui criblés d'amendes du fait de leur publication *Jiyû shisô*, étaient acculés à une misère extrême. Kôtoku n'avait plus alors un seul livre, ayant été contraint de vendre tous ses biens.

de meurtres de souverains ne sont que des faits révolus et nés dans des circonstances très particulières, qui ne concernent plus, d'après lui, le mouvement anarchiste de son époque.

La référence à l'assassinat du tsar Alexandre II était bien plus importante chez Kan.no Suga, Koga et Niimura, qui avaient repris tel quel le schéma de l'assassinat de l'empereur russe par le groupe terroriste Narodnaya Volya (La Volonté du Peuple). Celui-ci avait été présenté dans le livre de Kemuyama Sentarô 煙山專太郎 (1877-1954)<sup>68</sup>, *Kinsei museifushugisha*, paru en 1902<sup>69</sup>, livre de chevet de Kan.no Suga. Kôtokeu écrivit sa lettre de prison après avoir entendu le réquisitoire réclamant la peine capitale contre les vingt-quatre militants. Cette lettre s'adressait à ses amis et avocats, pour plaider sa cause politique et non pour se disculper d'une accusation dont il n'avait que faire, puisqu'elle manquait de fondement, mais il n'en connaissait que trop bien l'issue fatale.

### L'évolution des positions de Kôtokeu sur l'institution impériale : une dernière énigme ?

L'anarchisme de Kôtokeu, à notre avis, était essentiellement lié au nouveau courant révolutionnaire qui se dessinait dans le mouvement ouvrier à l'échelle mondiale, mais son attachement, jusqu'à la fin de sa vie, à une éthique politique, basée sur les notions de solidarité, et d'entraide, reflète son univers mental et intellectuel lié au confucianisme, acquis au cours de son enfance, transformé dans un sens démocratique par la référence à Mencius et à Zhuang zi au cours de sa vie de disciple auprès de Nakae Chômin<sup>70</sup>.

Il resta aussi jusque dans ses derniers moments un admirateur des militants qui renversèrent le shôgunat. Sa vision de l'histoire de Meiji, notamment du processus de Restauration impériale, est positive. Pour lui, le Jiyû minken undô est aussi un prolongement, d'une certaine manière, du mouvement populaire qui a permis le renversement du shôgunat. Sa vision de l'histoire du Japon explique aussi ses positions sur l'empereur, alors qu'il se dit déjà socialiste dans son ouvrage sur l'impérialisme. S'il y critique l'État 国家 (Kokka), déclarant la nécessité de le balayer<sup>71</sup>, il ne remet

<sup>68</sup> Spécialiste de l'histoire politique occidentale. Devint professeur à l'université Waseda. Son nom se lit aussi bien Kemuyama que Kemuriyama.

<sup>69</sup> *Kinsei museifushugisha* 近世無政府主義者 (Les Anarchistes modernes), livre réédité dans la collection « Meiji bunken shiryô sôsho » 明治文献資料叢書, *Shakaishugi* 社会主義, vol. 3, 1965.

<sup>70</sup> Nakae Chômin 中江兆民 (1847-1901), célèbre penseur démocrate de l'ère Meiji. Surnommé le « Rousseau d'Orient », pour ses traductions du *Contrat social*, son *Dialogues politiques entre trois ivrognes* (1887) était une analyse pénétrante de la situation politique et sociale après la répression du Jiyû minken undô. Kôtokeu vécut en tant que disciple chez lui en 1888. Resté fidèle, il se chargea de faire publier les deux derniers ouvrages de son maître à penser, *Ichinen yûhan* 一年有半 (Encore une année et demie à vivre) et *Zoku ichinen yûhan* 続一年有半 (Suite à Encore une année et demie à vivre).

<sup>71</sup> Dans la conclusion de son ouvrage sur l'impérialisme, il écrit : « Quels sont les moyens et projets qui peuvent apporter une réponse à cette situation critique ? Seul un grand nettoyage révolutionnaire le pourra. Il faut procéder au grand nettoyage de l'État et de la société, en d'autres termes, il faut entreprendre une grande révolution à l'échelle mondiale », in *Kôtokeu Shûsui-shû*, *op. cit.*, p. 78.



*survient avec la disparition, suite à une décrépitude avancée, des institutions et de l'organisation sociale anciennes. C'est un mot qui indique les grandes étapes du progrès social. Par conséquent, dans son sens strict, la révolution est quelque chose qui arrive naturellement et ne dépend ni d'un individu, ni d'un parti politique.*

*La révolution de Meiji n'a pas été provoquée par des Kido [木戸], des Saigô [西郷] ou Ôkubo [大久保]. L'organisation féodale et le système des classes, mis en place au début de l'ère Tokugawa, n'ayant pu suivre ni les progrès des sciences humaines, ni le développement social des trois cents années de cette période, ont été minés dans tous les sens, ont provoqué des faillites et c'est tout naturellement que ce système s'est effondré de lui-même. Sans cette tendance de l'ancien système et de l'ancienne organisation à l'écroulement, cent Kido, cent Okubo ou cent Saigô n'auraient pu rien y faire. S'ils étaient nés vingt ans plus tôt, ils auraient été décapités comme Yoshida Shôin, ou ils se seraient éteints sans avoir rien accompli. Par chance, ils sont nés au moment opportun et ont pu ainsi jouer un rôle par rapport au courant général de leur temps, mais ils ne l'ont pas provoqué. Toute révolution est toujours l'aboutissement d'une tendance générale.*

Kôtoku décrit ensuite les combats et rebondissements de l'ère Meiji pour conclure<sup>77</sup> :

*On nous a demandé l'autre jour, ce que l'on comptait faire de la maison impériale en cas de révolution anarchiste. Mais nous n'aurons pas d'ordre à donner à ce sujet. Le problème n'est pas là. C'est une question que la maison impériale elle-même devra résoudre. Comme nous l'avons affirmé précédemment, les anarchistes aspirent à la réalisation d'une société libre pour tous, sans contrainte politique armée. Quand cette société sera réalisée, qui sera en mesure de dire et de donner des ordres quant à ce qu'il faut faire de la maison impériale ? Tant que celle-ci ne portera pas atteinte à la liberté d'autrui, elle pourra continuer à vivre librement pour maintenir son prestige et son bonheur, sans subir aucune contrainte.*

*Nous ignorons donc dans quelles circonstances, sous quelle forme, se réalisera cette révolution, mais ceux qui participent à la révolution pour la liberté et la paix devront faire tout leur possible pour éviter la violence et pour réduire le nombre de victimes. De toutes les révolutions passées, aucune ne semble avoir pu éviter ni la violence, ni les sacrifices, mais à chaque fois l'affrontement fut provoqué par la majorité des éléments conservateurs et des adversaires acharnés de la révolution. La maison impériale, qui affirme vouloir la liberté et la paix du peuple, se rallierait-elle à ces derniers éléments en cas de révolution ? Répondre à cette question, c'est comme prétendre que nous aurions pu prévoir à l'ère Kansei [寛政, 1789-1801] ce qui allait se passer à l'ère Keiô [慶応, 1865-1868], c'est impossible. Je veux seulement dissiper l'amalgame que l'on fait immédiatement entre la révolution anarchiste et l'assassinat des souverains.*

Cette citation sonne comme une réponse, d'une certaine manière, à deux articles parus sur cette question du « régicide » dans la revue *Kakumei hyôron* 革命評論 (Essais révolutionnaires). Les principales références de *Kakumei hyôron* étaient celles des révolutions des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, y compris dans la pratique du régicide, mise en avant comme le signe de l'établissement de la phase d'une philosophie politique avancée (éditoriaux des No 2 et No 4 sous les titres « Teiô ansatsu no jidai » 帝王暗殺の時代 – L'Époque des régicides – et « Ansatsu to shisô no henshin » 暗殺と思想の変遷 – L'Assassinat et l'Évolution de la pensée –). Dans ces articles, seule la souveraineté populaire constitue un remède aux problèmes politiques depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, et tous les empereurs, rois ou présidents

<sup>77</sup> *Op.cit.*, p. 348.



perspective d'une participation aux élections pour élire des députés à la Chambre tout juste instituée.

Nous avons souligné le rejet par Kôtoku, à son retour des États-Unis, de cette vision électoraliste de la social-démocratie allemande. Mais ses nouvelles positions ne signifiaient pas un retour aux idées du nihilisme russe des années 1880, pour lesquelles il avait pu ressentir une sympathie<sup>81</sup> autrefois. De leur côté, assez vite, les rédacteurs de *Kakumei hyôron*, déclarèrent ne pas être socialistes. Cependant, leur soutien à la révolution chinoise, leur souci d'aider le mouvement révolutionnaire des autres pays asiatiques ne laissaient pas insensibles les lecteurs socialistes<sup>82</sup>. De la liste des cent soixante-treize abonnés japonais (auxquels s'ajoutait cinquante-neuf abonnés chinois) de la revue que Miyazaki Tôten tenait<sup>83</sup>, plus de cinquante d'entre eux sont des socialistes figurant sur la liste des quatre cent soixante militants surveillés par la police japonaise<sup>84</sup>.

Kôtoku Shûsui exprima, à plusieurs reprises, ses divergences à l'égard de *Kakumei Hyôron* qui se proclamait anarchiste. Il lança notamment une polémique contre la revue, qui faisait référence à Tolstoï. Dans le numéro du 25 février 1907, une lettre du secrétaire de Tolstoï, Chertkov, y était publiée, qui disait notamment que Tolstoï lisait régulièrement la revue (les colonnes en anglais probablement) et qu'il était en accord avec les idées qui y étaient exprimées. Peu de temps après, Kôtoku publia un article dans lequel il critiquait les positions de Tolstoï déclarant que « les tolstoïens disent condamner l'État, mais ils condamnent aussi la révolution.

<sup>81</sup> Deux de ses premières fictions, publiées dans le journal *Jiyû shinbun* 自由新聞 (en mai 1894) puis *Mesamashi shinbun* めさまし新聞 (en novembre 1895), ont pour cadre la Russie de cette époque. La seconde a pour titre *Kyomutô shosei* 虚無党書生 (L'Étudiant nihiliste).

<sup>82</sup> Kôtoku avait de son côté des contacts avec des révolutionnaires chinois, socialistes ou anarchistes. Ceux-ci avaient traduit de nombreux articles écrits par les socialistes japonais, et en particulier, de Kôtoku, *L'Impérialisme, le Monstre du vingtième siècle*, dès 1902, *La Quintessence du socialisme*, en 1903, et *Chôkôzetsu* (Longs discours, cet ouvrage est en fait un recueil des articles que Kôtoku écrivit entre le 10 décembre 1900 et fin septembre 1901 dans le *Yorozu*), en 1903. Le même titre fut repris en chinois pour ce dernier ouvrage : *Zhang guang she* 長広舌. D'après deux chercheurs chinois, l'influence du *Chôkôzetsu* aurait été particulièrement importante en Chine, en particulier l'article « *Museifutô no seizô* » 無政府党の製造 (La Création des partis anarchistes). Dans cet article Kôtoku développe l'idée que ce sont les États, les sociétés qui, par l'injustice, l'inégalité économique etc. (la pollution de la mine Ashio est citée) engendrent des partis anarchistes. Il affirme que si la société japonaise continue dans la voie qu'elle a empruntée, elle connaîtra le même phénomène que dans les pays occidentaux : la naissance et le développement du courant anarchiste. Dans cet article daté du 20 septembre 1901, Kôtoku qui n'est pas anarchiste, ne justifie pas les attentats anarchistes. Mais de nombreux lecteurs chinois semblent l'avoir interprété comme un soutien à l'anarchisme. D'après Hazama Naoki 狭間直樹, un grand nombre d'ouvrages sur le socialisme, publiés à Shanghai, étaient des traductions du japonais, dont la majorité de ceux écrits par Kôtoku Shûsui. Mais ces traductions comprenaient de nombreuses erreurs, au point que l'on peut se demander, d'après Hazama, si elles n'étaient pas volontaires, dues aux penchants idéologiques des traducteurs. Voir Jian Jun et Li Shinji *Chûgoku kindaiteki museifushugi shichô* 中国近代的無政府思潮 (Le Courant anarchiste moderne en Chine), Higashiyama jinmin shuppansha 東山人民出版社, 1991. D'après Hazama Naoki, *Chûgoku shakaishugi no reimei* 中国社会主义の黎明 (L'Aube du socialisme chinois), Iwanami shoten, 1976.

<sup>83</sup> Publié dans le volume 5 des œuvres complètes de Miyazaki Tôten.

<sup>84</sup> Ces documents de la police sont édités sous le titre : *Shakaishugi enkaku* 社会主義沿革 (Historique du socialisme), en complément des 46 volumes de *Gendaishi shiryô* 現代史史料 (Archives d'histoire contemporaine), 2 vol., Misuzu shobô みすず書房, 1989.







réussit à émerger dès 1915 autour de Sakai Toshihiko, à créer une presse et à dénoncer la participation du Japon à la Première Guerre mondiale. Autour d'Ôsugi Sakae et d'Arahata Kanson se reconstitua à la même date, le mouvement anarchiste. Comme le pressentait Sakai Toshihiko dans une lettre envoyée, au lendemain de l'exécution de Kôtoku, à une revue anarchiste américaine, *Mother Earth*, le mouvement socialiste devint un mouvement de masse dès 1919, et le courant anarchiste s'enracina dans le jeune mouvement ouvrier japonais, en particulier sous la forme de l'anarcho-syndicalisme.

### OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

#### EN FRANÇAIS :

DROZ, Jacques, *Histoire générale du socialisme*, vol. 1, « Des origines à 1875 », vol. 2, « De 1875 à 1918 », Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1997.

EISENZWEIG, Uri, *Fictions de l'anarchisme*, Christian Bourgois Éditeur, 2001.

PRÉPOSIET, Jean, *Histoire de l'anarchisme*, édition revue et augmentée, Tallandier, 2002.

MAITRON, Jean, *Le Mouvement anarchiste en France*, 2 vols., Tel/Gallimard 1975.

DE LAUBIER, Patrick, *La Grève générale en 1905, Le Mythe français et la réalité russe*, éditions anthropos, 1979.

#### EN ANGLAIS :

NOTEHELPER, F. G., *Kôtoku Shûsui-Portrait of a Japanese Radical*, Cambridge University Press, 1971.

#### EN JAPONAIS :

AKIYAMA Kiyoshi 秋山清, ÔSAWA Masamichi 大沢正道, *Kôtoku, Ôsugi, Ishikawa : Nihon anakisuto no genzô* 幸徳、大杉、石川 : 日本アナキストの原像 (Portraits d'anarchistes japonais : Kôtoku, Ôsugi, Ishikawa), Toyama 富山, Kita nihon shuppansha 北日本出版社, 1971.

ITOYA Toshio 糸屋寿雄, *Kôtoku Shûsui kenkyû* 幸徳秋水研究 (Études sur Kôtoku Shûsui), Nihon tosho senta 日本図書センター, édition augmentée, 1992.

*Kôtoku Shûsui zenshû*, 幸徳秋水全集 (Œuvres complètes de Kôtoku Shûsui), Meiji Bunken 明治文献, 1969, 9 vol., 2 vol. en annexe et un album photos.

ÔHARA Satoshi 大原慧, *Kôtoku Shûsui no shisô to Taigyaku jiken* 幸徳秋水の思想と大逆事件 (La Pensée de Kôtoku Shûsui et l'Affaire du crime de lèse-majesté), Aoki shoten 青木書店, 1977.

#### DOCUMENTS :

« Anâkizumu » アナーキズム (Anarchisme) commenté par KOMATSU Ryûji 小松隆二, *Kindaishi shiryô* 近代史史料 (Archives d'Histoire Contemporaine), vol. 3, Misuzushobô みすず書房, 1988.

« Anâkizumu » (Anarchisme), textes compilés par MATSUDA Michio 松田道雄, *Gendai Nihon shisô taikai* 現代日本思想体系 (Corpus de la Pensée japonaise moderne), vol. 16, Chikuma shobô 筑摩書房, 1963.